

Juste avant la rivière

(Edité chez Alna Editeur, sept. 2007, 2-84959-121-1)

de

Serge Sándor

Dans les couloirs de la mort aux Etats-Unis...

Le petit : un jeune garçon (de race noire).

Le geôlier.

*Dans le cadre d'une mise en scène l'ordre des scènes peut être interverti
ainsi que le découpage à l'intérieur des scènes*

Serge Sándor
14 allée des Pommiers
Rosny sous Bois / 93110
T : 01 48 94 96 18 - sergesandor@free.fr - site <http://cielabyrinth.free.fr>

Scène du Petit

Le petit (seul)

(Il a un jouet entre les mains, un game boy peut-être ?...)

"Tu t'ennuieras pas comme ça, ça te rappellera !..." Ca me rappelle que dalle. C'est juste pour se foutre de moi qui m'a dit ça. Je connaissais pas avant de le croire, ils auraient pu m'en parler. Bien fait, cher c'est sûr, vu que c'est rare, tellement que je connais pas. C'est rigolo parce qu'en plus c'est fait pour les enfants, rien que pour les enfants. Pourquoi alors moi j'ai pas eu avant? Personne dit rien.

Mon vieux, il n'avait que des flingues, c'est avec ces choses à lui que j'ai joué sauf que les gars quand ils mouraient, c'était pas pour semblant, parce qu'il paraît qu'on peut faire pour semblant comme les gosses de l'autre côté de la rivière qu'ont pas de plomb dans les poches, avec des parents tout en voiture cravates.

On aurait pu me les présenter, j'aurais connu la différence des gars comme moi mais pas pareils, qu'ont d'autres trucs dans la tête, des écoles, des machines qui te parlent, plein de sorte de jeux et qui jouent avec des flingues plastiques, sans se faire du mal. Parce que quand t'es blessé comme mon ami Toni l'autre fois, ça gueule le putois, c'est la bête toute en douleur pliée en quatre, dans l'intestin des lames de couteau.

De l'autre côté de la rivière, ils font pour de faux, pour rire et le sang c'est jamais du vrai. Chez Toni, l'autre jour au coin de la rue en plein jour, même s'il fait sombre, c'était plein jour, le sang il était rouge vite noir. Il est solide Toni tellement, qu'il en est pas mort malgré les lames du couteau dans l'intestin.

Je suis sûr que ça m'aurait drôlement plu de faire semblant et puis comme ça je serais pas devenu seul, comme là, dans cette pièce propre partout fermée, des barreaux, des gars costumes noirs, des blancs, des nègres, la couleur veut rien dire preuve que j'ai vu que le sang, il finit noir, chez nous tous... y'a pas le sang de l'argent, il coule tout simple !

Partout c'est plein d'odeurs de Javel, ça me barbouille d'être dans les douches tout le temps depuis deux jours. Propre, j'ai pas trop l'habitude, faut dire que l'eau, elle court pas dans la maison, faut toujours quelqu'un

de nous aille la chercher. J'ai vu dans la télé, qu'y a des gens qui l'ont sous la main avec en plus des fausses rivières toutes bleues. J'ai même un jour pris un bain dans une maison où j'avais de quoi voler, ça a duré presque aussi longtemps que le temps d'un paradis, c'était long, c'était chaud, c'était bien quoi ! De la mousse, de la mousse... Ils disent que quand ça devient une habitude, c'est pas pareil. C'est jamais pareil ce genre d'habitude, moi c'est de ne pas avoir l'habitude qui est mon habitude, alors le fric, le luxe en baignoire, je suis sûr que ça s'accepte même tous les jours, faut pas déconner ! Ils ont pas l'air pourtant plus propres, ni physiquement, ni en odeur, c'est surtout la jacket qui fait qu'on les voit propres. Quoiqu'on dise ça les dérange pas l'aisance, je trouve normal ce genre de réactions. Ce que je trouve pas normal, mais pas normal du tout c'est aller chercher l'eau là où il n'y en a pas.

Dans la rivière ça coule, "pas permis" "pas potable" c'est écrit, toute façon ça coule, c'est dégueulasse, c'est épais, ça pue. La rivière et les poissons ça vit pas ensemble. Peut-être que ça a vécu bien un jour, avant que je naisse ou plus tard quand ils remettront les poissons et qu'on videra les congelés tout panés trouvés dans la terre, mais pour l'instant c'est pas dans la rivière qu'on boira l'eau et puis le whisky de mon père vaut pas si cher. Dans les boutiques il a un prix mais dans la main d'un autre ça s'échange. Elles servent pas à grand chose les quelques boutiques du coin qui vendent la gnôle. Elles font de la couverture, elles se planquent derrière les bouteilles.

Je m'y suis jamais baigné dans la rivière, elle est interdite, mais ça doit être dingue de le faire. Tiens, si un jour on me demandait un dernier désir, j'évoquerais celui là. Oui, y'a des trucs interdits que je trouve complètement fou. Dans la rue t'as le droit d'aller n'importe où, pas à toutes les heures de la nuit mais dans la rivière jamais, quelque soit le jour ou la nuit. Parfois interdit on passe, mais là je sais pas, ils ont mis le paquet comme pour défendre des maisons d'or de Manhattan.

La première fois c'est décevant parce que les coins dorés on les voit mais on touche pas, c'est frustrant sauf si tu fais violence. Alors on fait violence et je peux te dire que petit ou pas, ils ont peur. Y'a pas d'âge pour impressionner l'autre, c'est juste d'être décidé et décidé t'es armé.

Faut vraiment être décidé sinon même armé ça marche pas, les gens ils le voient dans tes yeux, dans ta peau, c'est bizarre mais si tu hésites discrètement c'est comme si tu le disais à voix haute. Ils t'entendent ces salauds et là c'est foutu. J'ai toujours observé, j'ai observé tant que c'était facile pour moi d'être décidé, c'est pour ça que je m'y suis jamais baigné dans la rivière.

Y'a des gens qui sont pas faits pour vivre, ils sèment tellement la merde qu'ils pourrissent tout sur leur passage, dans les parcs tu les vois les pourris, c'est à cause d'eux, ils ont la tête à ça. Toni, il a pris goût, ça a mis longtemps, il avait de quoi à la tranquillité, il a pas observé et il a craqué pour cette pute blanche poudrée jusqu'au fond du cul des petits trous bleus plein les bras. En plus c'est contagieux cette histoire, mais ça n'a pas pris sur moi, immunisé ! La maladie qui vient toute seule, elle est connue à la télé, dans la rue en images, mais là cette contagion, elle te la bouffe, la ravage ta maladie avec toutes les facilités, injuste la maladie elle crève avant. J'ai jamais mis la main, juste un doigt, mais Toni, lui, il a donné, sûr après hésitation, mais il a donné, c'est à cause de son truc de pourri à l'autre.

Il lui perce le corps à Toni et sourit en froissant du dollar. Chez moi, ça n'a pas pris mais c'est pas pour autant que je lui casse son enfer à lui. Il avait qu'à continuer avec des doses de pourri pas avec des lames qui l'ont coupé Toni. En plus lui, il touche à tout, même chez nous, et de quel droit ? Qu'il fasse qu'une chose cet enfoiré, il a sa spécialité, la dope ! Je vois pas pourquoi y'en a qui foutent leur nez plein de merde dans les godasses des autres ! S'il y a personne pour le faire taire, faut se décider, c'est justice qui manque, parce que Toni c'est lui qui court plus. C'était le blanc le plus rapide de la rue, quand il court, ça impressionnait, on regardait. C'est dur parce que Toni, c'est une rue entière qui pleure. C'est vrai y'a des mecs qui sont liés à une rue, d'autres pas, moi je suis lié à lui, pas à la rue.

Toni, il a même pas vu que je suis ici, il bouge plus. La pierre c'est pire que la mort.

Au début la tristesse ça me rend triste puis après j'ai eu un rôle qui me déchaînait comme une tempête, alors la peau de l'autre elle méritait plus

de respirer. Il aurait pas dû revenir et reprendre le pont de la rivière. Quand je lui ai plaqué mon arme sur la tempe, son coeur pétait à tout va, il allait l'exploser le pont.

"La respiration s'est tue chez le pourri" je lui ai dit, il est froid pour tout le temps. "T'es vengé Toni !" Mais il n'a pas souri pourtant il respire, c'est tout ce que je capte dans son silence, un souffle droit qui revient sans cesse. C'est pire qu'une statue qui te regarde parce il est chaud le pauvre Toni, tout chaud mais ses yeux sont perdus. Y'a pas plus lâche que de laisser un mec pourrir comme ça, un arbre sec qui va crever lentement.

J'ai lu, ils m'ont lu aussi parce qu'il y avait pas que des photos, y'avait plein de mots sur moi, que j'étais le plus jeune, qu'avant moi y'avait pas eu plus jeune, je suis étonné d'être le plus de quelque chose pour une fois. D'habitude j'étais toujours bon qu'à écouter un grand qui venait bourré me bourrer de coups, lui aussi il est parti, bon débarras et pas semblant, ça c'est bien, peut-être que s'il avait su avant, que j'étais le plus pour une fois, le plus jeune de toute l'histoire qu'ils m'ont lue, peut-être qu'il aurait changé de trottoir.

Ici, je suis celui qui de toute l'histoire est le plus, plus que quinze ans, an et demi, et tout le monde il parle, à la télévision et de l'autre côté de la rivière, ils en parlent encore plus, les parents comme les gosses. Certains que j'aurais été un bon copain là-bas et j'aurais eu des faux pour rigoler, des faux qui font pas la différence et puis de quoi manger dans les assiettes sans chercher ailleurs chez les autres. Il paraît qu'on entend pas crier "au voleur !" de l'autre côté de la rivière.

J'avais jamais connu tous ces mecs avant d'être là, on dirait qu'ils me connaissent, tellement ils s'occupent de moi, c'est sans croire que j'étais déjà le plus jeune depuis longtemps. Y'a un type tout en noir, il s'appelle Pasteur comme le beurre qui est venu exprès me voir pour parler il m'a dit. Parler de quoi ? Il m'a dit que tout était vrai, que là-bas de l'autre côté de la rivière, ils jouent à la guerre pour de faux les enfants, parce que les parents ont arrêté depuis longtemps, depuis le Vietnam ça veut dire longtemps parce maintenant y'a avant et après, comme Jésus l'ami de Pasteur. C'était la folie cette guerre, drôlement loin d'ici, mais pas chez les vieux de la rue, c'est là encore devant eux, la jungle et tous les

explosifs qui tuent, en couleurs, là dans la rue, ça pète devant leurs yeux, que leurs yeux qui voient tout ça ! C'est de la chance, c'est un don qui disent qu'on leur enlèvera jamais. Y'en a qui sont encore plus fous que la guerre, ils se crèvent les yeux.

Ils jouent pour de faux qu'il répète, je voyais pas la différence, moi aussi je joue pour de faux parce quand je tire, ils meurent, c'est forcément faux, j'ai pas de chagrin. J'ai pleuré une fois quand mon vieux m'a fait mal à la maison à coups de pieds, oui j'ai pleuré et depuis, j'ai vu des larmes que dans les films. C'est faux ça aussi complètement faux, ils sont payés chaque fois, ils sont payés dans chaque film.

Il disait "repentir" Pasteur, il parlait des mots rudement originaux : "repentir", j'ai pensé pendaïson vu que je suis le plus jeune, mais non c'était repentir en verbe; alors il m'a dit "chaise" et "repentir". Il m'a dit "tu crois en Dieu ?" J'ai dit que oui par hasard, il avait l'air si triste alors il voulait que je parle de tout ce que j'avais fait de mal. Moi, j'ai jamais fait de mal. "Et les morts et les crimes ?" il m'a dit. Je ne leur ai pas fait de mal sinon je le saurais. "Et la peur devant Dieu?" Quoi, la peur ? Dieu, j'y crois mais j'ai pas peur. Il avait l'air si triste, il a passé un énorme stylo face à moi en faisant des signes, il était doux Pasteur. "Repentir !"

Il disait que ce n'était pas trop tard, j'étais d'accord, je voulais voir Jenny, ma soeur, mais là il m'a dit : « c'est trop tard ». Je lui ai foutu mon poing dans la gueule, parce qu'il venait de dire que ce n'était pas trop tard et que pour Jenny c'était trop tard. Il me prend pour qui, je comprends son manège, c'est un pédé qui croit que je couche avec Jenny ? Avec Jenny je respecte, on se touche parce qu'on se connaît, lui il peut se toucher sans moi. Et Jenny, c'est la seule qui a eu le temps de me voir, derrière la vitre, les autres je les ai pas vus, jamais ! Elle pense qu'ils se sont perdus, évidemment qu'ils se sont perdus, c'était couru d'avance, moi je les connais, c'est la famille, tandis que Jenny, c'est ma soeur. Pasteur, après il a rien dit, il a rangé son livre et a pris un mouchoir à barreaux pour renifler. Dire que Pasteur aurait pu être un mec sympa avant le « trop tard ! » Tous des enculés !

Le mec, le gros en marines, il se croyait au zoo des animaux avec son plateau "Bouffes-en ! Bois-en !" Il m'a approché, "c'est pas permis", je lui

ai dit, "toi c'est toi et moi c'est moi, je suis en colère !"

- Y'a un poème pour toi...

- M'approche pas comme ça, je suis en colère.

- C'est de la part de Pablo...

- Ton poème au cul ! je lui balance.

- T'as de la chance c'est demain petit..." qui me dit.

La porte s'est refermée dans tous les coins. Dire qu'il m'appelle petit, ils savent pas ce qu'ils disent, un petit ça fout pas la peur à un gros comme ça en flic. Il voit peut-être que je suis petit mais il en sait rien ce porc qui se croit gentil des fois.

Je veux pas savoir que je suis le plus jeune maintenant parce qu'ils arrivent. Ils tirent les gueules de l'enterrement, tristes ces beaux blancs cagoulés rappeurs. Ils sont pas obligés ces vicelards tous cachés. C'est l'heure ! J'ai pas de montre, ils disent déjà que c'est l'heure. J'ai pas l'heure, qu'est-ce que je sais, moi ? Un clope ? Je fume pas. Ils me veulent du mal, c'est sûr, ils me veulent du mal. Mais, moi je sais que la chaise ça va me rappeler le seul disque que j'aimais de papa, c'est Hendrix qu'ils m'ont dit dans la prison, et Hendrix, je connais, il chante de la guitare comme une chaise à 100 000 volts.

Je veux voir, je veux voir Hendrix, putain ils me ferment les yeux, je veux voir, ils s'en foutent, par contre pour la clope encore ils demandent. Je fume pas. Je veux voir. Putain, ils entendent pas pourtant je suis pas mort. Je gueule que je voir, c'est pas eux qui m'intéressent, c'est le flash, le flash électrique que je veux voir. Quelle bande de salopards, en plus j'ai pas de force pour les éclater. La piquouze qui m'ont mis n'a rien à voir avec le matos que je connais, c'est vachement plus fort et légal. Merde alors, ils m'ont mis tout mou. Je suis mou mais dehors ils doivent m'entendre que je veux voir. Je gueule comme j'ai jamais gueulé à me péter la tronche. Je veux voir ! « C'est pas possible ! » qu'ils répètent sans arrêt.

« Tu es trop petit, interdit, tu es trop petit... »...

Je veux voir...

Scène du Geôlier

Le geôlier (seul)

Un mioche belle gueule. C'est le silence dans la taule, faut dire y'a pas de quoi pousser à l'opéra. Y'en a un qui meurt demain, c'est vrai c'est normal, mais quand même. Même si c'est humain de descendre le loup qui déchiquette les poules, ça fait toujours un petit blocage quand c'est un homme, même jeune, un gars de la même race humaine en tout cas ! Moi, cette nuit je dors comme avant la messe du dimanche où je ne vais que pour Fanny et rarement, si possible !

"Bouffes-en ! Bois-en !" Non !... Le petit, il veut pas manger, ça l'aurait calmé, le dernier repas, c'est toujours ça de pris, une petite aide, ça décontracte, y'a un peu de drogue dedans. Il est tant gavé que ça lui aurait rien fait peut-être, même un tout petit peu ça se refuse pas sauf s'il est vraiment jobard.

C'est comme quand on a qu'une bière dans le ventre, faut y rajouter pleins d'autres petites pour sentir qu'on rote en se déchargeant la tête. Bon, c'est son problème, il dormira pas. J'en ai jamais vus beaucoup dormir avant. J'imagine pas bien. Pourtant le sommeil, c'est un repos de guerrier avant la bataille, avant t'as intérêt à bouffer du somnifère ou alors comme en Orient, des pipes bourrées pour qu'au matin, l'armée soit dans ses bottes et sans se chier dessus, et quand l'effet passe y'a encore la griserie des coups de canons et ça fait le même effet, on perd la tête, on est heureux sauf sur le coup d'une blessure qui t'arrache un bout de jambe, un bout de bras, c'est vrai qu'on récupère des fois comme moi, mais j'en ai vus qu'ont pas récupéré et qui marchent en patinette, au ras des jambes, sous les jupes, qui voient des petites culottes, ça calme le handicap un moment, mais pas plus longtemps.

Il dormira pas, lui non, car s'il fait violence sur le pasteur, c'est qu'il a les nerfs qui explosent, c'est rare qu'on respecte pas celui qui t'emmène à la mort. Avant de mourir normalement y'a souvent une lueur, une sagesse qui fait qu'on peut tout récupérer au dernier moment ou du moins espérer le faire, avec ou sans Dieu. C'est incroyable le Pardon, même si t'es pourri jusqu'à l'âme, t'as le droit au Pardon d'après la messe. J'y crois

pas à ces Pardons, c'est des conneries, on rattrape pas une vie, courte ou longue dans la nuit d'avant la chaise, ce serait trop facile.

Fanny depuis qu'on s'est épousés, elle traîne toute la marmaille pour apprendre Dieu qu'elle me dit chaque soir en récitant ses prières. Ça me rappelle trop ici, alors que chez moi y'a pas de coupable, les gosses y sont pour rien si le monde tourne comme il peut, je laisse faire, déjà qu'on se prend la gueule pour autre chose, des nuits et des nuits on se voit pas, c'est dû au travail, moi quand je rentre, si je rentre, je rentre vite mais le plus souvent je dors ici, ici je dors, ça m'a coûté beaucoup d'être ici et j'aime bien dormir ici, j'ai mon domaine comme les mecs, mais les clefs c'est moi qui les ai, toutes, elles me suivent toutes parce que je suis le seul à qui on donne confiance et ça se lit sur mon salaire plus des primes, primes pour le mort que j'accompagne encore vivant, primes pour les nuits, primes les dimanches, primes pour les galons, primes pour les blessures, ça m'évite une messe et je préfère nettoyer les armes, ça me rend utile, je suis un soldat.

En tout cas on fait tout pour que ça se passe au mieux, on refuse pas grand chose, rien en fait, il peut tout manger, boire aussi, c'est un bon moment à passer avant d'y passer. "Un bon moment à passer avant d'y passer" c'est la première fois que je le dis, tiens je vais la refaire aux collègues (il rit). Et puis on fait tout ce qu'on peut, trois douches par jour, même ma femme en rêve.

Fanny elle sait pas vraiment, c'est le boulot, ça reste normal de ne rien dire. Et puis la mort méritée c'est un moment secret, ils me l'ont répété, « c'est un moment secret ! » C'est vrai c'est rare et ça se raconte pas, on a évolué c'est plus le gibet devant tout le monde, c'était horrible, là juste la famille, c'est personnel, ça regarde que les proches et le docteur. Avant c'était vraiment horrible, les femmes qui criaient, les mecs qui dansaient, ça buvait, c'était le spectacle. J'aurais pas été fier à cette époque, tout le monde qui te connaît, te reconnaît, là c'est tranquille, t'as le regard du mec qui voit plus rien généralement, sauf le gosse demain, qui va le garder grand ouvert, juste pour faire chier, c'est pas dégueulasse jusqu'au dernier moment de te balancer de la haine, il aurait un couteau ce serait pareil, il nous en embrocherait un ou deux, histoire de bien

payer l'addition alors qu'elle est pas chère payée.

"Tu ne tueras point, sauf à la guerre", c'est la première maxime qui fait qu'on vit bien tous ensemble, pas toujours mais qu'y a des bons moments à vivre. Faudrait tout de même qu'ils la respectent la maxime et c'est toujours à cause de ces fumiers envoyés de Satan et même à la maison qu'est normalement un lieu de paix ils y viennent ces pourritures. Y' a tout le temps quelqu'un qui te réveille, les gosses, la femme ou un voisin qui gueule dans la cage, vol, viol, meurtre, trois en six mois dernièrement.

Pour mes gosses c'est évident j'ai peur mais dès que je finis l'année j'irai de l'autre côté de la rivière, en tout cas j'espère que je peux au moins dans les deux années qui suivent, quitte à dormir toutes les nuits dans mon domaine, ici. Oui, deux ans pas plus, deux petits ans avec plein de primes en supplément. La petite aura quinze ans, faut la protéger parce quand je la regarde toute nue qui se lave dans la cuvette, je me dis que j'aimerais bien qu'elle soit pas à moi parce qu'avec le corps qu'elle a déjà, ça fait que le sang y vient là où il faut pour se sentir des envies de la partager. Heureusement qu'y a des règles dans le civil, au début elles sont difficiles à croire et puis en voyant les autres on s'habitue, on comprend, quoiqu'en famille les règles sont pas les mêmes, elles sont plus privées ça regarde personne, c'est plus de liberté. Elle est putain de belle la petite !

Dire que malgré tout, ici on bourre les piaules de mecs qu'ont pas su comprendre la liberté, ils sont vides de coeur, de tête, des petits animaux pour l'abattoir. T'en coupes un, y'en a un qui repousse, t'es tranquille pour le premier mais l'autre tu ne le connais pas, il est peut-être en bas de l'immeuble et là ici je vis dans la sécurité, c'est le paradoxe dans tous ses états.

Au pasteur, c'est comme pour la bouffe, il lui crache dessus et en plus ça sert à rien, dire que lui son boulot c'est d'avoir du respect même pour les espèces les plus vénéneuses, eh ben non l'autre il fait le malin la corde au cou, c'est vraiment un sacré taré ! Qu'est-ce qu'il nous réserve pour demain car moi quoiqu'il se passe j'ai ordre à la délicatesse pour jamais laisser un mauvais souvenir ? Moi, je me le ferais bien en deux ou trois

temps mais j'ai ordre alors je serai délicat comme ils le veulent. Pourtant le petit, c'est quand même un vrai salopard, tuer comme ça des gens, même des crapules de son âge, mais l'autre le riche pas très net peut-être qui venait du bon côté de la rivière, en plus il avait des enfants, c'est vraiment dégueulasse !

J'ai bien bouffé, il a pas pris sa bouteille, je l'ai bu, bon whisky !

Ça fait chier, c'est trop tôt 4 heures trente, pour la sécurité y'a un manque d'effectifs. J'ai débattu pour qu'on décale les heures, bon tant pis. La sécurité on sait pas, c'est vrai qu'un jour comme demain tout le monde sait, mais c'est drôle comme le jour d'un mort c'est grand silence. Ils ont d'un coup comme un fond de respect finalement ces bandits qui sont préférables ici que dans la rue.

Y'en a même un, Pablo, avec qui je cause des nuits entières si c'est sécurité simple. Il a lu, il a des livres tous les jours, et il lit, ça doit pas le changer d'avant, c'est comme si on l'avait juste déplacé après qu'il égorge sa bonne femme, il est normal le gars et bourré d'études. Ça veut dire qu'une bonne femme ça peut pousser loin un gars qu'en a plein la tête. Lui, il a même écrit des poèmes, y'a en eu un pour le Petit mais il l'a jeté à la gueule de Bonny.

Bonny, c'est le plus rustique des collègues dans la taule, c'est un bouillon, une trompette, un porte-clefs, il est juste gros, il sait à peine lire et puis moi j'ai lu le texte de Pablo, c'est rudement bien, c'est écrit avec le coeur, c'est fou comme il m'étonne ce mec. Je donnerai mon avis sur sa conduite, il mérite pas comme le Petit, il a explosé une colère c'est tout, la preuve ses filles ils les a pas tuées, elles vivent, sa femme c'est aussi pas de chance il maîtrisait pas alors après... avec le recul les filles en rajoutaient pour que leur beauf plonge encore plus profond, lui qui les a nourries et poussées aux études ! Sont pas des poètes celles-là, des ingrates, tiens !

Heureusement je connais son affaire. Mon avis on va me le demander à la commission et mon avis c'est que ça peut lui donner une petite grâce, c'est vrai qu'il y a plein de gens qui décident, moi avant j'ai jamais pensé que la grâce était un truc juste, pour moi c'était un truc de lâche sauf que non, en tout cas pas avec ce mec, alors en commission il vont tous tirer

une tête quand je vais dire que Pablo on pourrait le laisser vivre parce qu'il a une bonne conduite et ça dans une prison ça marquera quand ils verront que je suis pour ce mec. C'est la première fois que je ferai ça mais je crois qu'il faut pas avoir peur des fois de marquer les gens, les étonner quand c'est sincère.

Bonny y m'a dit qu'il a vu le petit gars pleurer, mais Bonny il entend des trucs que personne entend, des cloches qui sonnent, des types qui scient les barreaux. Avant on allait vérifier avec lui, c'était pas la peine d'ameuter la garnison pour rien, elle serait déçue si à chaque fois on écoutait Bonny, maintenant il y va en éclaireur, seul. Au début il entendait pas, mais là depuis cinq six ans ça n'arrête plus, et bien sûr il croit au Dieu plus que ma bonne femme et personne l'écoute, et alors il parle seul longtemps mais aussi des fois avec nous, on l'entend pas vraiment le gros, c'est pour ça qu'il a plus qu'une clef, on sait jamais.

C'est un gentil Bonny qui nous rend aussi service mais quand le Petit l'a envoyé chier: "T'approche pas, je suis en colère !..." Moi à sa place je lui aurais foutu une dernière chocotte, un petit coup sur les doigts, un truc discret qui soulage, mais bon... un autre jour je me serais sacrifié pour y aller, mais là demain, c'est demain et c'est un peu court pour lui remettre une dose avant la mort. Bon, tant pis il y a toujours l'occasion qui se représentera avec un autre, le Petit fera des petits, inévitable !

Scène du Petit et du Geôlier

Le petit :

Si j'avais pu te parler et si j'avais su parler, je t'aurais dit que derrière ta parole, tu es une face de rat qui crève à petit feu et que j'envie ma place que tu ne me prendras pas parce que toi, tu ne la mérites pas, tu as peur, la peur te ronge tous les jours et dès que tu as peur, tu élimines, tu élimines derrière ta sueur tout ce qui ne te ressemble pas sauf les objets pour lesquels ton affection se multiplie plus que les battements de ton sang, ces choses que tu caresses faute de mieux, la télévision, tes clefs que tu masturbes à longueur de journée quand tu traînes le poids de ton cul comme une montagne sans neige, les pieds rangers rasant le sol, serpent venimeux, sol plastique sur plastique, pour que l'autorité qui te manque face surface au ras dans ce lieu, où les hommes, les seuls même les plus pourris chez qui il reste une once d'âme ou de pensée sont encore ceux qui ont été jetés là dedans et eux le disent dans le silence qui glace ton manque de sang froid. Tu n'as rien à apprendre d'eux vu qu'au zoo tu n'as jamais rien appris des lions, des singes, des crocodiles. Ta main n'a plus qu'une envie donner l'ordre et ta tête une autre, ce n'est pas la même envie, ton bras ordonne alors que tu ne fais qu'obéir et demain tu peux aussi bien disparaître que ton bras sera remplacé comme une vulgaire tête de delco de bagnole à six sous.

Le geôlier :

Tu te trompes petit, si moi aussi j'avais pu te parler et si te parler c'était que tu m'écoutes, mais tu ne m'écoutes pas, si j'avais pu te parler je t'aurais dit que ce geste que j'accomplis pour que la terre se sépare à jamais de ton visage et même de la moindre trace de ton souvenir, de ton ombre, ce geste c'est une prime, plus une prime, plus une autre, c'est un voyage, un grand déménagement de l'autre côté de la rivière là où je serai à l'abri de cette merde de jeunes comme toi qui tuent pour une montre, un briquet et qui baise sa soeur. Et ce n'est pas de la peur dont je me fous royalement et avec indolence parce que je ne la connais pas, j'ai été dressé et mieux que toi contre elle, parce que je ne la connais pas, un

soldat ne la connaît pas et toi Petit qui chie de peur d'être honnête, de regarder les gens dans les yeux sans les voler et déjà à peine croisés ne voir que ce qu'ils possèdent pour les dérober, les dépouiller de tout ce qui coûte, même à bas prix. Crois pas que ce geste me donne un plaisir plus redoutable que celui de prendre les coursives la nuit à la même heure quand dans ce couloir quelques cellules se vident. Mon geste s'associe à mille autres, j'ai un métier moi, à mille autres tout aussi banal que celui que j'accomplis parce que j'ai été choisi pour le faire et toi le subir, parce que derrière toi il y a mille trous du cul qui attendent comme des mouches à la queue leu leu en rêvant qu'une lune noire sans soleil entrerait un moment pour s'asseoir à ta place. Qui dis-moi aurait cette envie furieuse de te dire "je vous en prie, avant vous Monsieur !..."? Le monde est taré, mais pas assez pour que tu en réchappes et disparaises avant la mort ordonnée, il n'y en a pas un, pas une bête enragée, un oiseau sans ailes ou un soldat sans bras, personne mon Petit ne prendra ta place ni pour de l'or, de l'argent, des dollars en tas, Miami et ses plages, ses luxes, palaces, ni pour un tapis rouge là dans le creux de la main que tu pourrais refermer dans ton poing, ta main close avec tout ça, un poing, un poing sur ta gueule, mais pas un désespéré plus désespéré qu'un fou, pas un regret devant tout les ors du monde, pas un ne refermerait la main pour prendre ta place.

Le petit :

Ma place, je la garde, j'ai un destin, il est court, plus court que jamais. Si j'avais eu les mots, j'aurais écrit cette nuit, toute la nuit avant de partir j'aurais écrit que toi le gardien, le maton porteur de mort et de clefs, je ne t'aurais pas, ni contre toutes les richesses du monde dont tu me parles, je ne t'aurais pas donné mon siège malgré toute la haine que j'ai pour toi, toi, tes vêtements, tes chiens, tes gosses, ta femme, ta maison. Non je n'aurais rien échangé avec toi ni avec un autre de ta race. Tout ce que tu es, que tu portes, que tu as me répugne, mais je sais que cette chaise dans toute sa violence et son mépris de la vie, a quelque chose de sacré et de doux qu'un gros lard peureux comme toi aurait maculé par ton engeance, par ton odeur malfaisante mélangée à ta trouille et ta sueur

qui rappellent celle des vaches alignées dans l'étable qui ne pissent que lait caillé avant l'abattoir.

Le gardien :

La peur, il t'a toujours manqué la guerre, mais il faut aller la chercher la guerre. Là, il y en a pour tous les hommes dont le courage est la première vertu, ceux qui pour un idéal défendent les autres hommes, amis de ton pays et ils marchent droit jusqu'au bout de leur devoir pas comme toi qui est courbé avant la mort, devant la mort. Alors la peur ! Jamais, non jamais tu ne verras un soldat le dos courbé comme toi en ce moment qui prie pour que ses jambes le tiennent encore debout, un soldat a le courage qui le tient droit et digne à chaque instant sauf quand son ventre est criblé par les balles infectes de l'ennemi, mais il tombe droit sans gémir, sans se plaindre, sans regrets, jusque quelques mots d'amour pour ceux qui se sont éloignés de lui le temps d'une belle guerre. Alors la peur, tu vois petit si tu voyais !

Le petit :

A coup d'amphétamines, d'opium, la tête explosée et casquée dans les nuages vous allez vous ruer sur un ennemi invisible dopé par l'Etat et tous ses médicaments, et tu veux me faire croire que ta bande de guerriers abrutis plus encore que ceux qui sont derrière mes barreaux, que cette bande est bandée par un quelconque courage et qu'ils leur restent des mots d'amour alors que ce ne sont que des formules rapportées par un état major soucieux de rendre humaine la mort pourriture dans les allées d'une rizière ou d'un désert au fin fond du monde bien tranquille avant vous, où la souffrance n'intéresse pas plus l'homme que le ver de terre alors que vous l'infligez au nom d'un drapeau bariolé à des plus petits que vous, inoffensifs au départ mais qui prendront exemple sur votre ignominie et deviendront les mêmes bêtes sauvages assoiffées de haine, gonflés de gloire que tes guerriers bardés d'insignes sans signification autre que celle de t'avoir eu jusqu'au fond de ta moelle et qui pour finir en apothéose te foutront hors de chez eux la queue entre les jambes.

Le gardien :

Tu ne peux pas comprendre ce qu'est une jungle qui prend feu, tu ne peux pas saisir la beauté de ce feu qui ravage la haine. Aucune image, aucun livre, ne peut transmettre ne serait-ce qu'un petit peu de la douce et terrible sensation des corps ennemis calcinés par nos armes ? Ce n'est pas un souvenir, encore moins nostalgie, je vis avec, près d'elle, tous les jours me renvoient une odeur, un geste qui se multiplie à l'infini et va jusqu'à s'accrocher dans le ciel où là peut-être Dieu nous jalouse.

Le petit :

Toi, tu l'as cherché ta jungle, par besoin, par misère, mais tu l'as choisie, tandis que la mienne s'est trouvée devant moi dès que j'ai ouvert le premier oeil, si j'avais su je l'aurais refermé plutôt que de voir des deux yeux la jungle de tous les côtés de la vie, de la ville, oui là devant moi ces tigres, ces crocodiles que toi tu n'as jamais vus mourir en plein jour sans une étincelle pour les éclairer, sans une bombe pour prévenir qu'un jour elles peuvent s'arrêter de tomber comme durant toutes les guerres qui finissent par se lasser pour signer l'armistice qui est pour toi signe d'ennui et de mort à petit feu. Toi, tu préfères le grand, le grand feu ! Tu vois, j'aurais aimé en connaître un, un petit matin de la matinée du premier jour de ma vie, il m'aurait ébloui, j'aurais réagi, cligner des yeux, poser une main pour me protéger de l'éclat de sa lumière ou de la chaleur de ses flammes, non tout est gris dans ma jungle même les jours de soleil les crocodiles sont gris comme les dents de nos tigres cariées par la grisaille de l'habitude, sans répit, la jungle est en moi, au dessus de moi, partout grise et bourrée d'animaux dont l'haleine est encore plus cristalline que la tienne.

Le gardien :

Si j'avais pu te parler, je me serais demandé à quoi bon le faire. Est-ce que je parle avec les barreaux, non je les sonde à coup de matraque et voilà ce que je t'aurais dit si j'avais pu te parler.

Le petit :

Si j'avais pu te parler, je me serais vite glissé, enfilé dans un long silence pour qu'il prenne toute la place de nos mots, et me taire oui me taire devant l'indifférence, la mesquine idée que tu te fais du monde qui ne va pas au delà de tes rangers que tu choies comme des petites jumelles, nouveaux nés.

Le gardien :

Et je t'aurais filé de grands coups de matraque dans ta gueule pour que la raison te revienne, que tu puisses enfin me dire des choses sensées et là peut-être tu m'aurais écouté.

Le petit :

Et moi je t'aurais planté un couteau dans le ventre pour que tu te courbes avant de mourir à mes pieds, à mes pieds nus. Là peut-être j'aurais regardé tes yeux, tes yeux de chien qui implorent pitié parce que mon couteau aurait ralenti sa course quelques secondes avant de t'achever.

Le gardien :

Quel dommage que je ne t'ai pas rencontré ! J'aurais aimé sentir le feu de ma matraque te ronger les os, te broyer les chairs. Je t'aurais vu enfin tomber sans une goutte de ton sang pour pourrir notre terre. Larmes aux yeux, le Pardon sur les lèvres, tu supplierais ma matraque dans ta gorge déchirée pour qu'elle se retire alors que tes pieds seraient déjà en enfer. Chance pour toi, je ne t'ai pas rencontré !

Le petit :

Oui chance pour moi parce que tu ne connaîtras pas ce qu'il y a dans le fond de la rivière où le sang s'éteint pour toujours, tu ne le connaîtras pas avant moi et si tu veux savoir aujourd'hui c'est ce qui me donne ce courage, cette force de marcher droit encore quelques petites heures avant d'aller vite me faire culbuter au delà de ta prison, de ta maison. Je te laisse comme souvenir, rien, presque rien, rien qu'une habitude, plus une prime, une prime et une part de l'enfer.

Je veux dormir.

Le gardien :
Dors!...

Décembre 1997 / juin 2007